

**LA CONJURATION
DE SAINT-BENOÎT-EN-WOËVRE**

DU MÊME AUTEUR,

Thiaucourt et Regniéville, hommes de 1914–18, 2018

Bréhain après Morhange, le suaire de soixante soldats inconnus, 2016

Mont près Bourbon-Lancy en 1534, un terroir et des hommes, 2015

Les Thiaucourt, grands commis des souverains lorrains, 2009

Jaulny, Armoises et consorts . . ., 1994

*300 ans chez les Châteaux, vigneron et cheminots
du Rupt-de-Mad*, 1985

LA CONJURATION DE SAINT-BENOÎT-EN-WOËVRE

Roman historique

MAURICE CHÂTEAUX



Éditions JALON, 2022
editions-jalon.fr

© 2022, Maurice Châteaux. Tous droits réservés.
ISBN 978-2-491068-35-6
Dépôt légal : Janvier 2022

*À la mémoire de Jean Denaix,
curé d'Hattonchâtel.,*

I – SIRE RENAUD, COMTE DE MOUSSON

Dimanche vingt-sixième jour de mai le fleuri, fête de la Pentecôte 1135...

Là-haut, sur la côte, le banquet a été plantureux. Vingt mets plus fins et exotiques les uns que les autres, arrosés de vins de Bar et de Thiaucourt ont charmé les convives. Disposée autour de la salle par ordre de préséance à partir du Comte Renaud et de son épouse Gisèle, tous deux présidant aux agapes, la bruyante assemblée, repue, s'impatiente de quitter les tables. Elle n'attend qu'un signe du prince pour aller s'égayer dans la basse-cour et se dégourdir les jambes. La haute salle pavée du château de Mousson, fortement éclairée par une multitude de candélabres et tapissée de grandes tentures bigarrées, s'enivre des parfums des dames disputant la primeur aux effluves épicées de la cuisine.

Les éclats des voix et les conciliabules enjoués des invités se perdent dans cette atmosphère légèrement embrumée par la fumée des chandelles et les évanescences du parterre coloré. Le buffet est parcouru sporadiquement d'applaudissements et d'exclamations de satisfaction qui fusent çà et là à la vue des exploits des musiciens et des saltimbanques qui tentent d'amuser la galerie au centre de la salle. On fait ici assaut d'originalité, de poésie et de dextérité pour séduire dames et damoiselles exhibant leurs plus beaux atours, en grande conversation avec chevaliers, prélats et officiers aux tuniques passémentées. Les voiles vaporeux, les guimpes et les tourets de toutes les couleurs, alignés autour des tréteaux couverts de nappes blanches, semblent jouer un ballet endiablé sur les draperies tendues le long des murs. Chacun est obligé de hausser le ton pour être entendu ou vu de son voisin ou de sa voisine. La voûte renvoie un charivari assourdissant.

La Comtesse Gisèle de Vaudémont, assise à la droite du souverain, a demandé à un héraut d'appeler au silence. De sa voix portante répercutée par l'écho, l'officier a crié à la foule de

prêter attention à un jeune ménestrel champenois. Accompagné de sa lyre, le ménétrier entame face à la table d'honneur des plus proches invités du Comte et de leurs épouses une chanson intimiste et toute poétique. Elle narre la geste et les amours déçus d'un preux compagnon d'armes de Charles le Magnifique avec une princesse éplorée, promise en mariage contre son gré à un vilain despote sévissant dans les brumes des contrées nordiques. Charmées par le regard transi d'amour du jeune artiste au galbe séduisant, la Comtesse et les épouses des grands seigneurs présents, émoussillées, presque pâmées, applaudissent à tout rompre le jeune homme intimidé qui incline respectueusement le chef. Il n'a plus qu'à s'exécuter pour un «bis» tout aussi romantique qui fera la joie de ces dames : un morceau de flûte harmonieux qui peine à percer le tohu-bohu qui a remonté d'un cran au bout de quelques mesures.

Quelques grossiers personnages ayant abusé de la cervoise s'appliquent à faire étalage de leur mâle virilité par des grognements animaux ponctués de hoquets ou de sifflets sarcastiques, parfois même, par jeu, de bruits corporels grossiers qui vont jusqu'à déclencher les gestes de désapprobation de dames offusquées. Le Comte croit devoir rendre ses compagnons à un peu plus de discrétion en les toisant d'un regard noir aussi faussement ulcéré qu'appuyé. En réalité, cette histoire à l'eau de rose où, se dit-il, les pires soudards au retour d'exactions sanglantes se transforment en doux agneaux charitables... pétris d'amour... répandus en chansonnettes vaporeuses sur des coussins moelleux... aux pieds des donzelles alanguies... le fait doucement sourire.

Avec une tartuferie convenue, l'air détaché, en aparté, il fait cependant mine de prendre à témoin son voisin de gauche en se penchant vers lui. Celui-là, comme sorti de sa rêverie, se croit en devoir de rajouter non sans flagornerie :

— Messire, je ne vous imagine pas, vous, Renaud de Bar, Comte de Mousson, à la tête d'une troupe d'efféminés de ce genre...

— Pardi ! Capitaine, vous voyez l'ost¹ de Bar faire le siège de la forteresse de Bouillon, il n'y a pas si longtemps, avec ce genre

¹ Ost : armée féodale levée lors de la convocation du ban.

d'acolytes dans nos rangs ?!! Insensé ! lui répond le comte, en prenant garde de ne pas se faire entendre²

Et l'autre d'en rajouter, sourire aux lèvres :

—Foi de Liétard de Mousson, il vous faut des compagnons d'armes un peu plus aguerris !

—Capitaine, je reconnais bien là ta sagesse proverbiale... Ce n'est pas avec des flûtes qu'on passe la piétaille ennemie par le fer avant d'en obtenir bonne rançon ! Renchérit le comte, goguenard.

Et tous deux de partir d'un rire convenu.

Leur conversation badine se perd dans le brouhaha.

Les plats, les uns à moitié vides, les autres, à peine entamés, sont remportés promptement par les domestiques et servantes, chahutées par quelques convives à la main leste. Quelques-uns, remplis comme des outres et imprégnés d'alcool, quasiment vautrés, rotent sans retenue après chaque lampée de vin vieux. Déjà bien empiffrés de bonne chère, ils ne se retiennent pas de picorer au passage fruits confits, morceaux de viande et pâtés savoureux traînant sur les plats, encore dégoulinants de sauces épicées, sans égard pour le pavé jonché de pétales de fleurs odorantes que la Comtesse y a fait répandre. Tous ces reliefs feront demain la pitance de quelque pauvre, sinon la litière du cheptel.

Repus et les idées légèrement vaporeuses, trois jeunes gens n'ont pas attendu la levée du banquet pour chercher à se glisser clandestinement hors de la grande salle d'apparat. Le gros sergent amorphe qui est censé surveiller l'entrée les poursuit de son regard morne embrumé de sommeil, appuyé contre la muraille.

Le comte, à qui rien n'échappe, même du seul œil que trop de joutes et d'échauffourées guerrières lui ont épargné, a aussitôt remarqué cette fuite prématurée. Mais chez « Renaud Le Borgne », comme chez tout homme diminué, toute l'énergie et l'acuité semblent s'être réfugiées, décuplées, dans le seul organe préservé : celui qu'il n'a pas couvert d'un bandeau... Il s'est levé promptement et, d'une voix forte, hèle les trois convives trop pressés de quitter le festin solennel.

² Le comte Renaud avait été en guerre de longues années pour récupérer ce dont il considérait avoir été spolié : l'héritage de la Comtesse Mathilde, son aïeule. La forteresse de Bouillon en faisait partie.

Le dernier d'entre eux, celui qui paraît le plus âgé, a fait volte-face, un peu honteux, stoppé dans son élan, comme surpris en flagrant délit par l'appel du maître de cérémonie.

« Amis ! Je ne crois pas avoir levé le ban ! s'écrie-t-il d'un air presque amusé. Feriez-vous honte, jeunes félons, à Dame la Comtesse et à ses honorables invités ? ! Ponctue-t-il d'un regard inquisiteur ».

Une chape de plomb s'abat soudain sur l'assemblée. Seul le bruit métallique d'une dague tombée d'une table cingle le silence.

« Et en plus, damoiselles et damoiseaux, voyez ! Ce sont mes deux diables de fils Renaud et Thierry et, j'en rage, leur précepteur Warnier ! un comble !... Lance-t-il à la cantonade comme pour prendre à témoin le parterre, les yeux rivés sur les trois garnements surpris la main dans le pot de confiture.

— Quel exemple, Warnier ! Je vous connaissais plus attentif aux préséances, cher maître, puisque c'est ainsi qu'il faut vous appeler désormais ! Ajoute-t-il avec une pincée de raillerie. »

Penauds, les trois compères sont restés là, plantés, ne sachant quelle attitude observer. Warnier a piqué un fard.

« Hé oui, poursuit le comte Renaud ! On ne présente plus les deux vauriens qui – si toutefois Dieu le veut ! – me succéderont à la couronne des comtes de Bar... Excusez-les ! J'ai tant de mal à les dresser ! Fait-il avec une pointe d'humour certain. Mais je voudrais précisément profiter de leur impertinence, tombée à point nommé, pour vous recommander spécialement les lumières de maître Warnier de Thiaucourt, ici présent... qui a été un peu le maître à penser de mes deux rejetons. Hé oui ! Cela ne se voit peut-être pas... Mais, approchez donc Warnier ! De grâce, qu'on vous voie !... »

Warnier, un peu interdit à un double titre par la flèche acérée ainsi décochée, et qui ne s'attendait nullement à une publicité aussi rugueuse et détestable, s'est cependant frayé un chemin au sein des convives et des tréteaux couverts de victuailles. Le comte a fait trois pas pour venir à sa rencontre dans l'allée et, la main sur l'épaule, un grand sourire aux lèvres, désigne le jeune clerc d'un large geste pompeux. L'assistance a fait silence